

La révolution du hérisson

Jefferson à l'assaut de l'ordre spéciste

Alice Brière-Hacquet

133

Revue *Traits-d'Union*

#10 La condition animale : stratégies discursives et représentations

Résumé : Dans son dernier roman, le célèbre écrivain pour la jeunesse, Jean-Claude Mourlevat, met sa plume au service d'un discours politique. À première vue, l'histoire s'inscrit dans un genre bien balisé de la littérature de jeunesse avec un mignon hérisson qui vit dans une paisible communauté animale. Nous sommes dans le conte animalier, tel que Kenneth Grahame l'a popularisé au siècle dernier. Mais les enjeux s'inscrivent dans l'actualité : un animal a été tué, le hérisson s'improvise détective et découvre dans son enquête les luttes souterraines contre les lobbyings de l'industrie de la viande. Finie la mignonnerie, le roman décrit de manière très réaliste les horreurs des abattoirs et la lecture devient dessillement. Ainsi, Mourlevat renverse les codes de la fable animalière dans une visée révolutionnaire : les animaux anthropomorphisés se font les avocats des animaux réels, et l'écrivain devient un lanceur d'alerte. Cet article tente d'analyser les conditions de ce glissement et ses répercussions.

Mots-clés : Littérature de jeunesse, antispécisme, études animalistes, fable, activisme

Abstract: Jean-Claude Mourlevat, one of the most popular French writers for children, published last year a very audacious novel. At first glance, it is a conventional story about a cute hedgehog living in a peaceful animal community, as Kenneth Grahame's famous character Mole did a hundred years ago. But society has changed: an animal is murdered and the young protagonist discovers in his investigation the underground struggle of activists against the lobbying of the meat industry. No more cuteness, the novel describes in a very realistic way the horror of slaughterhouses and readers can't remain insensitive to it. By doing this, Mourlevat uses the fable codes toward a revolutionary goal: fictional anthropomorphized animals become the defenders of real animals, and the writer becomes a whistleblower. This paper tries to analyse the conditions of this shift in genres, and its potential effects.

Keywords: Children's literature, antispécism, animal studies, fable, activism

A première vue, les piques que lance *Jefferson*¹, le dernier roman de Jean-Claude Mourlevat, contre l'ordre spéciste ne semblent pas bien effrayantes. Paru en 2018 aux éditions Gallimard Jeunesse, l'histoire met en effet en scène un sympathique petit hérisson dont le projet initial est d'aller chez le coiffeur — un blaireau — avant de déjeuner avec son camarade — un cochon. Le projet est contrarié : le coiffeur est retrouvé assassiné, l'aventure bascule dans le genre policier, puis dans le politique quand on apprend qu'il était à la tête d'un groupe d'activistes animalistes. Mourlevat utilise ainsi l'univers animalier, véritable lieu commun de la littérature didactique, d'Ésope jusqu'aux diverses branches les plus actuelles des cultures d'enfance, mais dans une approche absolument non conventionnelle, pour dénoncer la condition animale. C'est toute une tradition qui se trouve revisitée. De fait, le long compagnonnage de l'enfant et de l'animal ne doit pas nous tromper : c'est toujours l'humain qui compte. Les représentations animales servent un projet anthropocentriste où l'enfant, et plus spécifiquement son devenir adulte, constituent le seul véritable enjeu : « Je me sers d'animaux pour instruire les hommes », déclarait La Fontaine dans sa célèbre dédicace au Dauphin. La condition animale est secondaire, voire invisibilisée. Les *animal studies*, courant d'étude animaliste récemment débarqué des États-Unis, invitent à renverser la perspective. Dans la lignée des champs de recherche étudiant, et dénonçant, les processus de minorisation de pans de la population, les études animalistes analysent la façon dont s'est construite la domination humaine sur les autres animaux. En 1975, l'antispéciste Peter Singer dénonçait le mensonge des représentations de la ruralité en jeunesse, le rapprochant d'une « tentative délibérée de tromper les enfants sur la nature des fermes modernes, et pour mettre un écran entre eux et la réalité² ». Mourlevat brise cet écran. La paisible communauté fictive rencontre l'horreur bien réelle des abattoirs et le roman devient pamphlet, réquisitoire contre l'ordre spéciste. Dans la continuité des *animal studies*, nous souhaitons voir ici comment sont utilisés et détournés les stéréotypes d'espèces, et ainsi mesurer ce qu'un roman de littérature jeunesse peut apporter à la condition animale. Il s'agira, dans un premier temps, de voir comment le roman de Mourlevat s'inscrit dans l'héritage esthétique et idéologique de la fable animalière, pour voir ensuite comment il les détourne au service d'un discours antispéciste, pour enfin s'intéresser dans une troisième partie à sa réception.

I Jefferson, un héritier

Jean-Claude Mourlevat est une figure importante de la littérature jeunesse contemporaine. Ses publications sont attendues du public, plébiscitées par les professionnels de l'enfance, traduites dans de nombreux pays et récompensées par les plus prestigieux prix de la littérature jeunesse. *L'enfant océan*³ qu'il publie en 1999 et *Le combat d'hiver*⁴ qui sort en 2006, ont chacun reçu à la fois le Prix Sorcière, décerné par l'association éponyme des librairies spécialisées en jeunesse, et le Prix des Incorruptibles, décerné par le vote de jeunes lecteurs sur l'ensemble du territoire national. Son rayonnement dépasse d'ailleurs nos frontières, et son nom apparaît régulièrement dans la liste en lice pour le Prix Astrid Lindgren, l'équivalent du Prix Nobel pour la littérature d'enfance et de jeunesse. Mourlevat jouit ainsi d'une reconnaissance à la fois critique et publique, nationale et internationale, et c'est fort de tout ce poids qu'il lance son fragile hérisson dans la grande controverse de la question animalière.

Il ne s'agit pas de sa première incursion sur le territoire animal : en 2006, *La ballade de Cornebique*⁵, petit roman drôle et poétique, promenait ses lecteurs à la suite d'un bouc banjoïste amoureux. Le territoire animal est bien sûr à prendre au sens métaphorique du lieu littéraire, celui de l'espace fictionnel de la fable avec ses personnages anthropomorphisés. Il s'agit là d'un *topos* largement partagé depuis l'Antiquité, un lieu commun qui ne devrait pas poser de problèmes aux lecteurs contemporains, et pourtant l'auteur prend soin d'en redéfinir les frontières. En effet, *Jefferson* s'ouvre sur une note que nous citons intégralement :

Le pays où cette histoire commence est peuplé d'animaux qui marchent debout, parlent, peuvent emprunter des livres à la bibliothèque, être amoureux, envoyer des textos et aller chez le coiffeur. Le pays voisin est habité par les êtres humains, qui sont les plus intelligents des animaux⁶.

Ce panneau d'information au seuil du roman n'a pas ici d'ambition topographique. Aucune précision ne sera donnée sur la localisation dudit pays, et la cité humaine où va enquêter le hérisson a pour nom une antonomase : Villebourg. L'information est ici d'ordre poétique. Au moment d'entrer dans le récit, l'auteur noue avec son lecteur un pacte de vraisemblance de type merveilleux : il pose les règles de l'anthropomorphisme qui feront de ces animaux des bipèdes capables de parler, lire et aimer, tout en les inscrivant dans une temporalité familière au jeune lecteur, notamment avec le détail des textos, de sorte que l'on peut également parler d'un vernis de réalisme. Ce mélange de merveilleux et réalisme peut surprendre, mais il relève en réalité du genre bien balisé de la fable animalière. Le roman jeunesse s'en est depuis longtemps approprié les codes, notamment grâce au chef-d'œuvre de Kenneth Grahame devenu le modèle du genre : *The Wind in the Willows*⁷ (*Le vent dans les saules*⁸ pour la traduction française), paru en 1908. Le lecteur y suit Taupé, petit personnage débonnaire et sans histoire, qui vit au sein d'une paisible communauté avec son ami Rat, le sage Blaireau, et l'inconstant Crapaud. Les deux romans s'ouvrent de manière très similaire. L'incipit de l'œuvre de Mourlevat : « Le jeune hérisson Jefferson Bouchard de La Poterie acheva de ranger son logis en chantonant des petits *pom... pompom... pompom...* à la façon des gens qui sont de très bonne humeur⁹ » sonne comme un clin d'œil à celui de Grahame : « Taupé travaillait dur depuis le matin. C'était le printemps et il avait entrepris de nettoyer sa petite maison de fond en comble. » En paix avec leur intérieur, les deux personnages sortent à la rencontre du monde extérieur. Cette représentation qui nous semble aujourd'hui relever de la convention, Grahame dut l'imposer. En effet, si *Le vent dans les saules* est aujourd'hui reconnu comme un classique avec ses 30 millions d'exemplaires vendus dans plus de 70 pays, ce ne fut pas d'emblée le cas : il a d'abord été rejeté par maints éditeurs, puis par la critique, et c'est le public qui en signera le succès. Theodore Roosevelt l'adore et le recommande¹⁰ à la maison d'édition américaine Scribner¹¹, tandis qu'Alan Alexander Milne, créateur de Winnie¹², en tire une pièce de théâtre¹³. Ce début de XX^e siècle accorde une place particulière aux animaux dans les cultures d'enfance : ils sont partout dans les romans, les albums, les chansons, tandis que l'ours en peluche commence à envahir l'Occident. Les représentations animales alimentent ainsi un mélange de réalisme et de merveilleux largement répandu dans la littérature jeunesse et c'est à lui que nous convie la note introductive.

Mais le roman se plaît à multiplier les influences, et Mourlevat brouille rapidement les frontières génériques : dès la deuxième page est mentionné un livre fictif, *Seul sur le fleuve*. Emprunté par le jeune hérisson à la bibliothèque, ce roman lui offre l'occasion de vivre par identification les mille et un dangers que traverse l'intrépide héros, mettant en abyme les délices du bovarysme, et annonçant en

filigrane un programme d'écriture qui relève du récit d'aventure. Un passage, présenté comme le préféré de Jefferson, est particulièrement mis en lumière : celui des rapports de Chuck, héros humain, et de son chien. Alors que Chuck, affamé, envisage de le manger, il l'épargne, et le chien le lui rend en lui sauvant la vie plus loin. Ainsi, au détour d'une anecdote de lecture de son personnage, Mourlevat inscrit le motif de l'animal reconnaissant. Le deuxième genre romanesque envisagé par ce premier chapitre est celui de la romance avec Carole, la shampooineuse. Mais c'est finalement sur le genre du roman policier que se clôt ce chapitre, avec la découverte du coiffeur blaireau mort, ses ciseaux plantés dans le cœur. Fable animalière, roman d'aventure, romance et polar se concurrencent dès le premier chapitre et viennent renouveler la généricité, c'est-à-dire « le processus d'inscription d'un énoncé dans un ou plusieurs genres de discours pratiqués dans une communauté discursive donnée¹⁴ » selon la définition proposée par Ute Heidmann.

Lors d'un entretien personnel, j'ai eu l'occasion d'interroger Mourlevat sur la genèse de ce roman et ses éventuelles influences. Sa première réponse fut la suivante :

Je n'avais jamais écrit de polar et j'aime bien aller là où je ne suis encore jamais allé. « Le petit hérisson qui veut aller chez le coiffeur » est un très ancien début d'histoire inventé par mon frère et moi, quand on avait 6 et 10 ans environ. Je l'ai repris, ce début, si longtemps après¹⁵.

Ainsi, si le genre affiché est celui du roman policier, et si l'auteur insiste sur le rapport à sa propre culture d'enfance, l'influence revendiquée ensuite nous mène vers un tout autre genre. Mourlevat évoque en effet comme modèle :

La ferme des animaux de Georges Orwell. C'est drôle, édifiant, plein de fantaisie et terrifiant, tout ça en moins de 100 pages. J'ai une immense admiration pour ce roman. J'aimerais l'avoir écrit¹⁶.

Cette filiation inscrit *Jefferson* dans la lignée des apologues politiques, et même d'une littérature révolutionnaire par sa volonté de décrire et de dénoncer des mécanismes de domination. Le spécisme est au cœur de la fable publiée par Orwell en 1945 qui représente un système de hiérarchie non seulement entre humains et non-humains, mais aussi entre les espèces s'octroyant des privilèges (cochons et chiens) et ceux qui en sont victimes (vaches, poules, chevaux). Le lecteur d'Orwell voit se reproduire le spécisme premier à l'insu de ses victimes et le roman se clôt sur l'impossibilité de distinguer les hommes des cochons.

Mais de fait, la petite note introductive que nous évoquions au début désignait, discrètement, cette piste polémique. Car quand Mourlevat écrit « [l]e pays voisin est habité par les êtres humains, qui sont les plus intelligents des animaux », il trace une première séparation entre les animaux non-humains et les animaux humains par le critère de l'intelligence. Or, cette caractéristique est sujette à la controverse. D'une part, parce que les recherches les plus récentes nuancent fortement ce critère de l'intelligence comme critère de classification des espèces¹⁷, mais surtout, d'un point de vue intradiégétique, parce que l'ensemble de la fiction s'attachera à en démontrer la fausseté : dans l'univers romanesque de *Jefferson* la bêtise est justement représentée par deux humains, quand l'intelligence, elle, est également répartie entre humains et non-humains, et repose bien souvent sur des logiques d'intelligence collective. Ainsi, la note initiale faisant figure d'avant-propos pose l'univers fictionnel sur une fondation critique. La frontière entre l'homme et l'animal non-humain est d'emblée remise en cause. Jean-Claude Mourlevat assume cette ambivalence lors de notre entretien :

mes « animaux », autant dans *Jefferson* que dans *Cornebique*, ne sont pas des animaux, ce sont des humains qui ont l'apparence d'animaux. Ils représentent des catégories bien humaines. Qui n'a pas un Walter Schmitt dans sa famille ? Ce procédé provoque un décalage stimulant et ouvre la voie à une fantaisie très réjouissante. Mais on parle tout de même de nous, et pas du tout des animaux. Jefferson n'a absolument rien d'un animal, sauf la tête¹⁸.

À l'image des masques grecs, Mourlevat emprunte une voix animale pour en faire une *persona*. La multiplicité des codes génériques, la dimension à la fois fantaisiste et politique, se fondent dans la cohérence de cette voix animale, capable de dénoncer de l'intérieur les points névralgiques du spécisme.

Jefferson, une voix

Le roman est écrit à la troisième personne, mais de manière subjective, avec une focalisation interne. Le narrateur se met à hauteur de hérisson. Nous progressons en même temps que lui dans la compréhension de l'action et les scènes auxquelles il ne participe pas sont rapportées *a posteriori*, comme le passage clef qui se déroule à l'intérieur des abattoirs. Le lecteur est en permanence connecté avec son intériorité, et le hérisson expérimente une large palette de sentiments : de la fraternité à la terreur, en passant par l'amour ou l'énervement. C'est de son point de vue qu'est vécue la rencontre inter-espèces lorsque la communauté animale part en voyage dans le monde humain :

Ils furent impressionnés par la hauteur des immeubles et c'était bizarre de ne voir que des humains ou presque sur les trottoirs animés. Jefferson n'en avait jamais vu autant à la fois ! Chez eux, au pays des animaux, on en croisait de temps en temps, venus là pour affaires ou en touristes, mais ils étaient des exceptions. Ici ils étaient soudain devenus la norme. Et inversement, les passagers du car Ballardeau s'étaient métamorphosés en bêtes curieuses, c'était le cas de le dire¹⁹.

La norme se situe du côté du personnage animal, et c'est le lecteur humain qui se révèle être l'Autre. C'est encore à travers Jefferson que le lecteur fait l'expérience du spécisme. Personnage particulièrement sensible, il ressent très rapidement la différence de traitement dont les animaux font l'objet. Cette expérience est vécue de manière progressive, par petites touches délicates. Ainsi, au moment de l'entrée du couple des moutons âgés dans la salle des petits-déjeuners, le serveur les accueille un peu brusquement et Jefferson s'en offusque auprès de son ami :

- Tu crois qu'il aurait dit la même chose à un client humain ?
- Je sais pas, répondit Gilbert en trempant son troisième croissant au beurre dans son chocolat. Tu t'en poses de drôles de questions.
- Oui, je m'en pose. Je me demande si les humains ne nous prendraient pas un peu de haut par hasard.
En réalité, son impression pouvait se résumer en quelques mots : on les traitait comme des inférieurs. Au mieux comme des enfants, au pire comme des handicapés mentaux. Cela lui fut très désagréable²⁰.

Marie-Françoise Melmoux Montaubin a montré comment le XIX^e siècle voit apparaître de manière concomitante dans l'univers romanesque le personnage de l'enfant et celui de l'animal²¹. Ce phénomène est aussi politique. La démocratisation de la lecture, l'édition à grande échelle, le développement des réseaux de distribution, l'ouverture de nouveaux marchés, notamment scolaires, expliquent le boom de cette littérature de jeunesse, et avec elle le développement des personnages d'enfants, mais aussi, de manière liée, des figures animalières. En effet, le motif de l'animal fait écho à la vision de l'enfance qui se construit alors et s'impose :

puisant dans les théories de Locke, et surtout de Rousseau, l'enfant apparaît comme un être naturel, un sauvage, un animal, un statut particulier qui nécessite de l'écartier de la société des hommes en attendant qu'il puisse en maîtriser les codes. Cette évolution est accompagnée et renforcée par le développement de la littérature de jeunesse qui permet l'émergence de nouvelles voix : celle de l'enfant et celle de l'animal. Éric Baratay, spécialiste de l'histoire des relations entre les hommes et les animaux, a souligné à diverses reprises l'importance de la littérature dans la progressive prise en compte de l'individu animal²². Alors que le monde scientifique construit à partir du modèle fondé par Linné la notion d'espèce et pense les animaux en termes de groupes dans un souci de classification, on voit en parallèle des auteurs ébaucher des parcours individuels qui vont peu à peu donner voix à l'individu animal. Le phénomène est progressif : les animaux sont d'abord pris comme les représentants de leur espèce, comme dans *Les mémoires d'un âne*²³, où Cadichon est moins un individu que le représentant de l'espèce « âne », une espèce qui fonctionne qui plus est comme un symbole dans la tradition didactique. Même lorsqu'il s'agit de biographies d'animaux historiques, relatant des faits présentés comme réels, c'est davantage le maître humain qui y est raconté²⁴. Mais peu à peu, ces voix non-humaines se différencient, se singularisent, de sorte que, selon Baratay, s'y dessine la première prise en compte de l'individu animal et les conditions d'une approche nouvelle, au singulier. L'animal n'est pas encore considéré comme une personne, mais il est un personnage.

Jefferson se situe lui-même comme une sorte de maillon entre l'animal et l'homme. L'idée est formulée au discours direct, par le hérisson qui s'adresse à son ami cochon :

c'est comme s'il y avait plusieurs catégories d'êtres vivants, tu vois, avec une hiérarchie bien claire. Tout en haut, les humains, pas peu fiers de leur supériorité. En dessous, il y a nous, que les humains regardent de haut, mais bon, on a la parole, on peut se défendre, un peu. En dessous encore, les animaux de compagnie, qui n'ont pas la parole mais que les humains ont choisis, à qui ils donnent des noms et qu'ils protègent. Et en dessous, tout en bas, il y a la sous-catégorie des animaux d'élevage, des animaux de boucherie, quoi²⁵...

Ce qui fait le pouvoir de ces personnages de papier, c'est la parole. Les mots qu'ils prononcent dans l'univers fictionnel, sont aussi, de fait, les mots que l'auteur fait résonner dans le monde réel. Ces êtres de papier deviennent, au sens propre, la voix des animaux, et le moyen de les défendre. La fin du roman, en faisant passer Chuck du statut de personnage de roman à celui de porte-parole de la cause animale, vient boucler la boucle. En effet Chuck, à la fois aventurier et auteur, déclare : « je pourrais profiter de ma petite notoriété pour reprendre son combat et défendre la cause, chez nous, chez les humains ». La parole publiée se met en abyme comme parole publique.

La voix animale est bien sûr artificielle, elle emprunte le masque de personnages de convention, celui de Jefferson mais aussi des autres : les personnages secondaires sont nombreux dans ce roman. Mourlevat propose une représentation du monde animal multiple et colorée. Le groupe avec lequel voyage Jefferson est le signe même de cette diversité : « deux écureuils amoureux et discrets, un couple de moutons âgés qui s'aidèrent l'un l'autre à s'asseoir, deux renardes complices et papoteuses, prêtes à se moquer de tout le monde, sembla-t-il à Jefferson²⁶ », auxquels s'ajoutent un couple de blaireaux, une vache et ses deux vachettes, un gros chat angora, une chèvre et son mari, une cane, une lapine dépressive, et un couple de sangliers. À première vue, cette communauté reprend encore une fois les codes de la fable, dans laquelle chaque espèce présente des caractéristiques particulières. Les renardes représentent la duplicité, tandis que les sangliers incarnent la vul-

garité. Mais ici aussi, il ne s'agit que d'un point de départ et Mourlevat s'amuse à déconstruire les préjugés de Jefferson, qui sont en réalité des stéréotypes d'espèces. Les renardes se révéleront des alliées fidèles, ce sont elles qui décideront les premières de l'aider dans sa mission, tout comme l'insupportable M. Schmitt, le sanglier, s'avère finalement un époux attentif et un camarade capable d'abnégation.

Ainsi, le spécisme est dénoncé de l'intérieur. Jefferson lui-même en est victime quand les journaux font l'amalgame entre lui et un ancien tueur en série hérisson. C'est son ami Gilbert le cochon qui lui parle de l'article :

La boulangère rappelle à tous ses clients ce tueur en série qui a assassiné plusieurs personnes. Comment il s'appelait déjà ?
 – Alex Vrahil ? Mais c'était au XIX^e siècle ! Et il était fou à lier !
 – Oui, complètement branque, tu peux le dire, il signalait ses crimes en écrivant son nom avec les intestins de ses victimes. Mais n'empêche, c'était un hérisson, désolé, Jeff. Et les gens sont comme ça. Ils vont dire que c'est dans la peau²⁷.

Le spécisme ici calque les mécanismes des préjugés racistes ; il montre également la façon dont se répètent et se renforcent ces *a priori*, y compris auprès de personnages positifs comme la jolie shampooineuse Carole : « je sais bien qu'il ne faut pas faire de généralisation. Et je n'en fais pas. Mais quand même [...] tout le monde se rappelle ce hérisson, ce monstre qui a assassiné huit personnes²⁸ ». La rumeur enfle à travers les affabulations de Mme Kristiansen, la chèvre qui a surpris Jefferson les ciseaux à la main, et dont le récit se fait de plus en plus dramatique au fil de ses interventions dans la presse : « Ses yeux étaient injectés de sang, il avait l'écume aux lèvres, il a crié : "Vive Alex Vrahil !" et il a foncé sur moi²⁹. » Les articles de journaux doublent le récit d'une voix contrapuntique, une voix publique délétère, qui se nourrit de conclusions hâtives et du goût pour le sensationnalisme. Les témoignages de Mme Kristiansen pourraient presque être comiques s'ils n'étaient pas accompagnés d'un déséquilibre des pouvoirs :

cette Mme Kristiansen est l'épouse du juge Kristiansen, tu sais, ce bouc qui a la main légère avec les bêtes à cornes et lourde avec les autres. Et j'ai beau regarder, des cornes, t'en as pas³⁰...

Ainsi, les stéréotypes d'espèces révèlent des mécanismes plus profonds, ceux des rapports de domination, et par le biais de cette communauté bariolée Jean-Claude Mourlevat tisse un discours plus global sur l'injustice.

I Jefferson, un porte-parole

Ce discours sur l'égalité et la tolérance reste assez consensuel, mais il pose dans ce roman les fondations d'un propos nettement plus polémique. Jean-Claude Mourlevat s'attaque en effet à la question socialement vive que soulève le spécisme, celle qui suscite les réactions les plus passionnées : l'alimentation carnée. Ce sujet arrive là aussi par touches, d'abord par la plaisanterie de mauvais goût du maître d'hôtel lors du discours d'accueil :

– Nous avons bien entendu veillé à ce que vous n'ayez pas de mauvaises surprises dans vos assiettes, n'est-ce pas ? Ha ha ha ! Personnellement, je n'aimerais pas y trouver un morceau de mon cousin ou de ma sœur, alors je suppose que vous non plus³¹.

L'expression phatique et le rire, censés tisser une complicité, sont en décalage avec

l'information, et ne fonctionnent pas : « personne n'avait ri ». Plus tard, le car des animaux touristes passe à côté des bâtiments des abattoirs et la guide ne peut éviter les questions. La réalité de l'industrie carniste entre ainsi progressivement dans l'espace romanesque. Aussi, lorsqu'arrive le chapitre 11, relatant la visite de l'intérieur des abattoirs, le lecteur a été préparé. La description n'est pas de Jefferson mais de Gilbert, qui lui raconte sa nuit dans le bâtiment. Cette relégation présente pour la narration un double intérêt. D'une part, procédé bien connu du théâtre classique, le récit instaure une distance et fait appel à l'imagination du public. D'autre part, le fait que le narrateur soit un cochon l'implique particulièrement et permet un crescendo dans l'horreur : il assiste d'abord à la mise à mort des moutons, puis des cochons, avant de passer la nuit à tenter de rassurer les vaches. Le récit, d'une grande violence, ne ménage pas le lecteur et fait écho aux vidéos de L214 qui témoignent des conditions réelles d'abattage :

D'abord ils déchargent ces pauvres moutons qui bêlent au secours. Je sais pas d'où ils arrivent, mais je t'assure qu'ils avaient pas voyagé avec Ballardeau. Ils sont entassés, assoiffés, affolés. On les bascule n'importe comment. Il y en a un qui boîte bas, il a au moins une patte fracturée, ils en ont rien à faire, ils le battent pour qu'il avance. Il y en a un autre qui s'échappe. Un type le chope, le prend par une patte arrière et le jette par-dessus la barrière. [...] Elles savent qu'elles vont mourir, ces bêtes, et elles peuvent pas se défendre. Elles ont aucune chance. Juste souffrir et mourir³².

Le récit gagne encore en intensité quand c'est au tour des cochons, ceux que Gilbert appelle ses « frères handicapés³³ ». Le narrateur ouvre avec une prétérition :

Je peux pas tout te raconter, gargouilla-t-il, c'est pas racontable : des décharges électriques pour les faire avancer, des coups de bâton sur les reins, derrière la tête, sur le groin, les cochons qui titubent, qui hurlent de douleur, et qui encaissent, qui encaissent sans pouvoir se défendre. C'est injuste. C'est... dégueulasse. [...] On va les égorger vivants, plus ou moins étourdis, les uns après les autres, avec méthode. Le seul souci des humains, c'est comment tuer le plus de bêtes possible dans le moins de temps possible³⁴.

Les conditions de l'industrie laitière sont également évoquées lorsque le personnage amer imagine le discours qu'il aurait pu tenir aux vaches qui attendent dans l'abattoir :

Bon, c'est pas grave, on vous a juste pris votre veau à la naissance ou presque, on a bu votre lait, celui qui était prévu pour lui, et maintenant on va vous abattre et prendre votre viande et votre cuir. Ça vous convient comme arrangement ? Ah oui, j'oubliais, on a bouffé votre veau aussi, mais en échange de tout ça, on vous a quand même donné un peu d'herbe à manger, hein³⁵ ?

Les mots qu'emploie Mourlevat sont fidèles aux vidéos rendues publiques par L214, des vidéos qui sont par ailleurs évoquées par les personnages comme connues dans le monde fictionnel. Il en est question lors du rendez-vous avec Roxane où la guide humaine, activiste de la cause animale, révèle le rôle du blaireau coiffeur dans le réseau de résistance :

Jefferson avait déjà entendu parler de ces films terribles à regarder que des jeunes gens parvenaient à faire dans les abattoirs, à leurs risques et périls, pour dénoncer l'horreur³⁶.

On le voit, les mots de Jean-Claude Mourlevat sont sans compromis. Mais à la différence de l'anonymat des vidéos, ils sont incarnés par Gilbert qui représentait jusque-là le « champion olympique de la bonne humeur³⁷ », mais aussi par Jefferson et tous les représentants du monde animal que le lecteur suit depuis

quelques 160 pages. Cette façon d'appréhender le sujet à hauteur d'animal peut amener un véritable changement de point de vue. Julia Loupiot, critique et éditrice, bien connue du milieu de la littérature jeunesse, a écrit sur son blog « depuis la lecture de *Jefferson*, de Jean-Claude Mourlevat, j'ai décidé de ne plus manger de viande³⁸ ». J'ai voulu en savoir plus et comprendre comment un livre pouvait effectivement avoir un impact aussi direct sur des habitudes quotidiennes. Je lui ai posé la question, voici sa réponse :

Jefferson ne montre pas des hordes de cochons en souffrance dans un hangar, une vache séparée de son veau ou une autre forme d'horreur prise sur le vif et désincarnée (comme il en défile sur mon mur *Facebook*), non, il fait naître des personnages animaux comme dans nos histoires d'enfance préférées, de *Fantastique Mr Fox* à *Babe* en passant par une ribambelle de Disney. Il nous raconte l'histoire de Jefferson, et lorsque ce jeune hérisson à houppette, improvisé détective privé, est confronté à des meurtriers qui le tueraient sans arrière-pensée car sa vie *ne compte pas*, cette violence est d'autant plus forte, viscérale, insupportable, qu'elle est devenue personnelle. On l'affronte comme on a affronté toutes les aventures qui ont précédé : du côté de Jefferson.

Donc ce qui m'a touchée dans ce livre-là, c'est ce qui me touche dans tous les romans réussis : des personnages bien incarnés, ça fait naître l'émotion³⁹.

Ces personnages qui « naissent » fonctionnent ainsi comme le maillon entre l'animal réel, paradoxalement « désincarné » et une individualité, fictive mais bien « incarnée », qui permet de rallier le lecteur à la cause animale. La voix romanesque se situe du côté de Jefferson, elle invite à prendre le parti des bêtes.

On comprendra que ce pouvoir latent puisse déranger dans une société occidentale largement carniste, où les croyances les plus anciennes et les lobbyings les plus modernes s'accordent pour ne pas remettre en cause des intérêts si bien partagés. Plusieurs critiques sur Babelio, le plus grand réseau en ligne de passionnés de lecture, soulignent que les prises de position de l'auteur en faveur de la cause animale ont refroidi leur plaisir de lecture. Un usager parle de « discours moralisateur⁴⁰ » et culpabilisateur, une autre se sent « montrée du doigt⁴¹ », un troisième déclare « je n'aime pas qu'on culpabilise l'omnivore que je suis⁴² ». Le message de Blandine5674 a reçu 26 pouces approuvateurs, ce qui le place en première page :

Je voulais l'acheter pour des enfants de 10 ans. Mais le passage sur les massacres des animaux m'a fait changer d'avis. J'ai peur que la prise de conscience soit trop importante. Je pense que Mourlevat est végétarien, mais je n'ai pas envie de le devenir⁴³.

L'auteur y répond en commentaire :

Chère Blandine,
merci pour votre critique. Une prise de conscience peut-elle être « trop importante » ? La question mérite d'être posée. Certains lecteurs adultes hésitent à donner à lire à leurs enfants ce passage du roman concernant les abattoirs. Ils ont peur que les enfants soient choqués. En réalité ce sont eux qui sont choqués. Par la vérité. Se remettre en question est difficile. Je l'ai fait il y a quatre ans seulement et me garde de toute radicalité.
Bien respectueusement.
Jean-Claude Mourlevat⁴⁴

La lectrice se reprend alors, « rougi[t] de plaisir⁴⁵ », et se justifie : l'achat aurait été destiné à un CDI, elle a préféré y renoncer de crainte d'éventuelles réactions des parents, donne l'exemple de livres sur l'homoparentalité, et clôt son message en regrettant que leur échange n'ait pas eu lieu autour d'un autre livre. On la sent embarrassée, mal à l'aise devant l'autorité de l'auteur. Mais l'effet *Jefferson* n'a visiblement pas opéré pour elle comme sur Julia. Il reste que ce roman, sans doute le plus polémique de l'auteur, garde une note globale très largement positive sur le

site Babelio avec 4.11/5 (sur 123 notes), qui le situe aux côtés de ses autres grands succès comme *Le combat d'hiver* et ses 4.15/5 (sur 1089 notes⁴⁶) ou *La rivière à l'envers* 4.14/5 (sur 782 notes⁴⁷). Ce *Jefferson* a plu et a été sélectionné pour plusieurs prix littéraires, dont le Prix Gulli du roman 2018, une sélection qui lui garantit une très large audience. *Jefferson* a par ailleurs remporté le Prix Quai du polar 2019, décerné par 180 jeunes jurés d'écoles primaires, et le Prix des libraires du Québec 2019, décerné par des professionnels du livre. Le héros hérisson suit ainsi les traces de ses prédécesseurs et se construit, petit à petit, un succès auprès des publics, promouvant sur son passage la cause animale.

Conclusion

Jean-Claude Mourlevat utilise la fable animalière d'une manière tout à fait originale, et largement subversive. Il s'appuie en effet sur la tradition des animaux anthropomorphisés dans la littérature didactique pour renverser la leçon : ce n'est pas l'enfant qui est montré du doigt, ou une sauvagerie problématique, mais au contraire les logiques de violence qui construisent la société. Les animaux de papier deviennent les porte-paroles de leurs homologues du monde réel, et le roman se transforme en une tribune d'autant plus redoutable qu'elle avance masquée de tous les attributs de la mignonnerie. Aux parents que cela inquiète, Jean-Claude Mourlevat répond « qu'on abat chaque jour en France environ 3 millions d'animaux terrestres pour les manger », et il poursuit en pédagogue : « je parle des élevages industriels de cochons et de poulets, de cette lente torture. J'invite à aller voir les vidéos de L214. Qui peut supporter de voir cela⁴⁸ ? » Plus certains lecteurs en tout cas. La littérature jeunesse, de par sa longue familiarité avec le monde animal, s'avère un lieu particulièrement efficace pour mettre en scène les contradictions de notre société et en interroger les sensibilités. ●

¹ Mourlevat Jean-Claude, *Jefferson*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2018.

² Singer Peter, *La Libération animale*, trad. De l'anglais par Rousselle Louise, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. Petite Biblio Payot, 2012 [1975], p. 379.

³ Mourlevat Jean-Claude, *L'Enfant océan*, Paris, Éditions Pocket Jeunesse, 1999.

⁴ Mourlevat Jean-Claude, *Le combat d'hiver*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2006.

⁵ Mourlevat Jean-Claude, *La ballade de Cornebique*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2003.

⁶ Mourlevat Jean-Claude, *Jefferson*, *op.cit.*, p. 9.

⁷ Grahame Kenneth, *The Wind in the Willows*, Londres, Methuen Publishing, 1908.

⁸ Grahame Kenneth, *Le vent dans les saules*, trad. De l'anglais par Delattre Laure, Paris, Armand Colin, 1935. J'utilise la traduction de Lomré Maurice, Paris, L'École des Loisirs, 2012.

⁹ Mourlevat Jean-Claude, *Jefferson*, *op.cit.*, p. 11.

¹⁰ Alison Prince, *Kenneth Grahame : An Innocent in the Wild Wood*, Londres, Allison & Busby, 1994, p. 240.

¹¹ Grahame Kenneth, *The Wind in the Willows*, New York, Charles Scribner's sons, 1913.

¹² Milne Alan Alexander, *Winnie-the-Pooh*, Londres, Methuen & Co. Ltd, 1926.

¹³ Milne Alan Alexander, *Toad of Toad Hall*, 1929.

¹⁴ Heidmann Ute, *Adam Jean-Michel, Textualité et intertextualité des contes. Perrault, Apulée, La Fontaine, Lhéritier...*, Paris, Classiques Garnier, coll. Lire le XVII^e siècle, 2010, p. 19.

¹⁵ Mourlevat Jean-Claude, entretien personnel accordé le 23 avril 2019.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Voir à ce propos Sigler Pierre, « La vie mentale des animaux », *La révolution antiséciste*, Paris, Presses Universitaires de France, 2018.

¹⁸ Mourlevat Jean-Claude, entretien personnel accordé le 23 avril 2019.

¹⁹ Mourlevat Jean-Claude, *Jefferson*, *op.cit.*, p. 90.

²⁰ *Ibid.*, p. 92.

²¹ Melmoux Montaubin Marie-Françoise, « L'Enfant et l'animal dans la littérature de jeunesse du second XIX^e siècle », *L'animal du XIX^e siècle*, in Paule Petitier (éd.), *L'animal du XIX^e siècle, Actes du colloque international*, octobre 2008, site de l'Université de Paris 7, en ligne : <http://www.equipe19.univ-paris-diderot.fr/Colloque%20animal/Melmoux-Montaubin.pdf> [consulté le 28 mai 2019].

²² Baratay Éric, *Le point de vue animal, une autre version de l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 2012.

²³ La Comtesse de Ségur, *Les mémoires d'un âne*, Paris, Hachette, 1860.

²⁴ Éric Baratay donne l'exemple de Warrior, cheval vétérinaire de la première Guerre Mondiale, dont le maître publie les mémoires en 1934 sous le titre *My Horse Warrior*. Baratay Éric, *Biographies animales. Des vies retrouvées*, Paris, éditions du Seuil, 2017, p. 57.

²⁵ Mourlevat Jean-Claude, *Jefferson, op.cit.*, p.148.

²⁶ *Ibid.*, p. 84.

²⁷ *Ibid.*, p. 47.

²⁸ *Ibid.*, p. 61.

²⁹ *Ibid.*, p. 78.

³⁰ *Ibid.*, p. 47.

³¹ *Ibid.*, p. 92.

³² *Ibid.*, p.164.

³³ *Ibid.*, p.167.

³⁴ *Ibid.*, p. 167.

³⁵ *Ibid.*, p. 169.

³⁶ *Ibid.*, p. 141.

³⁷ *Ibid.*, p. 35.

³⁸ Loupiot Julia, « La littérature change la vie : histoires vraies », *Allez vous faire lire*, billet du 4 novembre 2018, en ligne : <https://allezvousfairelire.com/2018/11/04/la-litterature-change-la-vie-histoires-vraies> [consulté le 28 mai 2019].

³⁹ Loupiot Julia, entretien personnel accordé le 19 avril 2019.

⁴⁰ ExplorationLivresque, *Babelio*, le 18 octobre 2018, en ligne : <https://www.babelio.com/livres/Mourlevat-Jefferson/1028354/critiques?a=a&pageN=5> [consulté le 28 mai 2019].

⁴¹ Reveusedusud, le 11 juillet 2018, *ibid.*

⁴² Lagagne, *Babelio*, le 18 mai 2018, en ligne : <https://www.babelio.com/livres/Mourlevat-Jefferson/1028354/critiques?a=a&pageN=1> [consulté le 28 mai 2019].

⁴³ Blandine5674, *Babelio*, le 6 novembre 2018, en ligne : <https://www.babelio.com/livres/Mourlevat-Jefferson/1028354> [consulté le 28 mai 2019].

⁴⁴ Mourlevat Jean-Claude, alias Bastibal, le 8 novembre 2018, *ibid.*

⁴⁵ Blandine5674, le 8 novembre, *ibid.*

⁴⁶ Mourlevat Jean-Claude, *Le combat d'hiver*, Paris, Gallimard, 2006, en ligne : <https://www.babelio.com/livres/Mourlevat-Le-combat-dhiver/6092> [consulté le 28 mai 2019].

⁴⁷ Mourlevat Jean-Claude, *La Rivière à l'envers*, Paris, Gallimard, 2004, en ligne : <https://www.babelio.com/livres/Mourlevat-La-Riviere-a-lenvers-tome-1--Tomek/34559> [consulté le 28 mai 2019].

⁴⁸ Mourlevat Jean-Claude, entretien personnel accordé le 23 avril 2019.